NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

73 Nº 6 1951

Le Bx Julien Maunoir et les équipes sacerdotales au XVIIème siècle

Jean ROUANET (s.j.)

p. 603 - 614

https://www.nrt.be/en/articles/le-bx-julien-maunoir-et-les-equipes-sacerdotales-au-xviieme-siecle-2643

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE Bx JULIEN MAUNOIR ET LES ÉQUIPES SACERDOTALES AU XVII[e] SIÈCLE

L'Église a béatifié le 22 mai 1951 un très grand missionnaire : le P. Julien Maunoir. Quinze ans après sa mort, les États de Bretagne demandent déjà sa glorification, alors que s'étudie à Rome la cause de son contemporain, le P. Jean-François Régis, premier Français béatifié depuis saint Louis. Si la Bretagne est aujourd'hui un pays si foncièrement croyant et religieux, c'est à ce missionnaire qu'en revient en partie l'honneur ; aussi est-il considéré, après saint Corentin et saint Vincent Ferrier, comme l'un de ses plus grands apôtres.

Notre intention n'est pas ici de suivre le P. Maunoir dans ses missions, ni de signaler les procédés, aujourd'hui d'ailleurs encore en usage, auxquels il eut recours : cantiques pleins de doctrine, enseignés aux enfants dont il fait ainsi des prédicateurs ; panneaux énigmatiques qu'il explique et sur lesquels il interroge ; tableaux vivants et chœurs dialogués, processions émouvantes où est représentée au vif la Passion du Christ. Elle n'est même pas de rapporter les prodigieux effets produits dans le cœur de tous ses auditeurs par ses discours ; sur ce point un témoignage suffira, celui de M. de Meur, docteur en Sorbonne, supérieur du séminaire des Missions étrangères de Paris, fort connu en Bretagne sous le nom de prieur de Saint-André et venu en 1665 pour travailler avec le P. Maunoir dans la paroisse de Tonquédec (diocèse de Tréguier) : « Il faut l'avouer, déclarait-il, il y a ici quelque chose de divin : que tout ce monde, même les plus éloignés, entendent le prédicateur, ou, ce qui serait encore plus extraordinaire, qu'ils l'écoutent comme s'ils l'entendaient ; que le prédicateur, qui ne dit rien que d'assez commun, touche tous ses auditeurs jusqu'aux larmes, et moi tout le premier ; et qu'il nous inspire à tous un regret sincère de nos fautes, sans qu'il y ait presque personne qui ne les pleure amèrement ; non, l'éloquence humaine ne va pas jusque-là. C'est un miracle qui ne peut venir que de Dieu, et que Dieu ne fait, comme nous le voyons, que par l'organe du P. Maunoir. »

Ce que nous essaierons de mettre ici en lumière, c'est une caractéristique de la méthode qui, après la mort du P. Maunoir, assura la persévérance de son rayonnement : l'apostolat par des équipes sacerdotales formées de religieux et de prêtres diocésains ; les premiers, professionnels de la mission, les seconds, curés, vicaires, prêtres libres, répondant temporairement à son appel, comme collaborateurs volon-

taires. *Dans quel milieu, cette institution — car il s'agit bien d'une Association — a-t-elle pris naissance ? Comment le P. Maunoir fut-il amené à la concevoir et à la réaliser ? Quels en furent les résultats ?* Voilà ce que nous voudrions exposer brièvement.

Le P. Julien Maunoir naît le 1er octobre 1606, dans le diocèse de Rennes, entre Fougères et Pontorson sur les confins de la Bretagne et de la Normandie; il meurt le 28 janvier 1683, âgé de 77 ans, après 42 ans de missions dans les diocèses de Quimper, Tréguier, Dol, Vannes, Saint-Brieuc, Léon et Rennes. Que Dieu même l'ait élu pour cette tâche, des succès apostoliques exceptionnels suffisent à l'établir, mais il est d'autres témoignages. En 1613, son saint précurseur, Michel le Nobletz, s'arrêtant comme inspiré au milieu d'un discours à Douarnenez, dit à son auditoire : « Remercions Dieu de ce qu'il m'a donné un successeur : il a sept ans, il est du diocèse de Rennes, et il sera jésuite. » Une autre fois, en 1630, à Douarnenez encore, conjurant la Sainte Vierge de lui envoyer enfin celui qu'elle lui avait promis, M. le Nobletz entend une voix intérieure lui dire : « Celui que vous cherchez n'est pas loin, vous le trouverez à Quimper, au collège des Jésuites, dont il est le plus jeune religieux ». Et à Quimper, où il se rend, M. le Nobletz fait la connaissance d'un jeune régent de cinquième qui ne songe alors qu'aux missions du Canada. Autre témoignage, cette facilité avec laquelle il apprend le bas-breton, dès qu'il répond à sa vocation particulière, facilité qui tient du miracle, puisqu'il en ignore le premier mot et qu'après huit jours d'études il parle cette langue, une des plus difficiles du monde, assez bien pour faire le catéchisme aux gens de la campagne et pouvoir, en moins de deux mois, prêcher sans préparation. Un troisième fait, enfin, n'est pas non plus sans signification : jugé perdu par les médecins et par les supérieurs, au cours d'une très grave maladie, il recouvre presque subitement la santé après avoir fait vœu de se consacrer au salut de la Basse-Bretagne, guérison prédite par M. le Nobletz, deux ans avant cette maladie.

État religieux de la Bretagne.

L'état religieux de la Bretagne au moment où paraît le P. Maunoir justifie cette vocation apostolique. Quand, en 1643, Mgr du Louet prend possession du siège de Quimper, il y a deux cents ans que nul évêque n'a fait la visite des paroisses. Le pasteur commun ne veillant point sur les pasteurs particuliers, qui ne sont d'ailleurs formés dans aucun séminaire, ceux-ci se négligent eux-mêmes. S'il y a surabondance de prêtres, ils ne se soucient que fort peu du troupeau.

En 1670, écrit le P. Maunoir dans le *Journal de ses Missions,* faisant à Tréguier, dans le diocèse de Quimper, la visite des maisons, « nous trouvâmes un prêtre, nommé Jean de Paradis parce qu'il était

né dans un bourg qui s'appelait Paradis. Il avait cent ans et ne s'était jamais enivré, ce qui parut alors admirable dans un pays, où, même parmi les prêtres, la sobriété était une vertu héroïque. » Tels curés, tels fidèles. L'ignorance des mystères de la religion est si grande et si universelle qu'en bien des endroits de la Basse-Bretagne, c'est, en quelque sorte, y établir la foi que d'y enseigner la doctrine chrétienne. Aussi le P. Maunoir, commençant une mission, regardera-t-il toujours la paroisse comme si elle n'avait jamais eu connaissance des mystères chrétiens. Il enseignera d'abord les premiers éléments de la religion, n'avançant que selon les dispositions des auditeurs, assez habile catéchiste pour amener tout le monde, sans distinction d'âge, de sexe, de condition, à répondre et à interroger, détendant les esprits par le chant de cantiques qui contiennent toute la doctrine. On sait si peu se confesser, qu'à Cléden, par exemple (diocèse de Quimper), les habitants surpris de ce qu'on les interroge, répondent aux pères lors de la première mission : « Vous êtes bien curieux, vous autres; vous en voulez trop savoir. Que ne faites-vous comme nos prêtres ? Ils nous demandent si nous savons notre religion et, quand nous leur avons répondu qu'ouy, ils nous enjoignent de dire cinq Pater et cinq Ave pour notre pénitence et nous donnent l'absolution. En faut-il davantage ? »

Le démon exerce sur toute la province une effroyable tyrannie. Le P. Boschet, qui publia sa *Vie du P. Maunoir* (1) en 1697 n'ose consacrer au sujet qu'une page, d'ailleurs suggestive, « vivant, écrit-il, dans un siècle si délicat sur les choses extraordinaires, et si peu docile, pour ne pas dire incrédule, que la plupart prendraient tout cela pour des illusions et regarderaient le P. Maunoir et celui qui écrit sa vie comme des visionnaires. » Plus tard, le P. Séjourné (2) se montrera plus hardi et s'y étendra tout au long d'un chapitre (t. I, ch. XVIII). De toutes les superstitions, la moindre est d'adresser, chaque mois, un *Pater* à la nouvelle lune, pour lui demander un temps favorable aux biens de la terre. Dès lors, une corruption des mœurs épouvantable. « Je ne suis pas embarrassé d'écrire leurs désordres, écrit le P. Boschet, d'ailleurs très réservé, puisque la honte en est effacée par la gloire de leur conversion, mais ce n'était que crapule, impudicité, querelles, haines, impiétés. Ils regardaient moins l'église comme un lieu saint où Dieu voulait être honoré que comme un rendez-vous où ils liaient leurs parties de débauches et de vengeance, de sorte que, à la sortie de la grand'messe, tous allaient satisfaire leurs passions. On voyait souvent, après les Vêpres, plus de 200 hommes, séparés en deux troupes, partir dans une grande lande vider leurs différends à coups

(1) Antoine Boschet, *Le parfait missionnaire ou la Vie du P. Julien Maunoir de la Compagnie de Jésus*, Paris, Jean Anisson, 1697.

(2) X. A. Séjourné, S. J., *Histoire du vénérable Serviteur de Dieu, Julien Maunoir de la Compagnie de Jésus*. Paris, Oudin, 1895, 2 volumes.

de massues. La furie des danses, lors des Grands Pardons, est telle que, dans plusieurs cantons, elles commencent dès la fin de la messe, avant qu'on soit sorti de l'église, même les jours où le Saint-Sacrement est exposé. L'esprit du mal, profitant de la profonde ignorance et de la crédulité naturelle de ces populations, les porte à toutes sortes de désordres, les détournant de la pratique religieuse et de l'usage des sacrements, ou les amenant à les profaner par des confessions et des communions sacrilèges, commençant, ce qu'il y a de plus fâcheux, par attaquer les pasteurs. » Tel est le milieu auquel va se dévouer le P. Maunoir.

Au début du XVIII[e] siècle, le P. Guillaume le Roux, qui succède au P. Vincent Martin et au P. Maunoir de 1688 à 1725, comparant avec surprise la foi et l'esprit religieux des populations qu'il évangélise avec ce qu'on lui raconte de l'ignorance, des superstitions, et de la corruption de la Bretagne, un siècle plus tôt, doit bien avouer que tous les témoignages des anciens concordent sur ce fait (3).

Les débuts du missionnaire.

C'est tout jeune régent, que le P. Maunoir commence par les faubourgs de Quimper et les paroisses d'alentour. Ne pouvant catéchiser et prêcher que les dimanches et jours de fête, en raison des classes qu'il doit faire à plus de cent petits écoliers, il visite chacun de ces jours deux paroisses : l'une le matin, l'autre l'après-midi. En deux mois trois paroisses, contenant chacune plus de 2.000 âmes, se trouvent suffisamment instruites. En deux ans plus de 30.000 âmes, dans l'étendue de 25 à 26 paroisses, auront appris de ce religieux de 24 à 26 ans ce qu'elles doivent croire et faire pour être sauvées. Il a d'ailleurs un rare talent de catéchiste, une netteté dans l'explication des vérités et l'exposition des mystères, qui les rend sensibles aux plus simples, en même temps que l'ordre qu'il y met les fait retenir. Esprit vif et aimable, sa doctrine n'est pas sèche, elle va au cœur, en même temps qu'elle dissipe l'ignorance. Mais, au bout de deux ans, ce surmenage des classes et des prédications l'a épuisé. Il doit quitter le collège de Quimper et se refaire des forces. Mais cet apprentissage l'a formé. Quelques années plus tard, ses études de théologie terminées, il comprendra mieux les directives que lui laissera M. le Nobletz.

C'est en 1640, au sortir de son troisième an, que le P. Maunoir commence vraiment sa carrière de missionnaire de campagne. Contraint par l'obéissance de prendre un compagnon, il obtient le concours du P. Pierre Bernard qui, depuis longtemps d'ailleurs, le presse de se dévouer aux populations de la Basse-Bretagne. Agé de 56 ans, de 20

(3) *Recueil des vertus et des miracles du P. Julien Maunoir*, éd. de 1716, pp. 119-120. Voir aussi S é j o u r n é, *op. cit.*, t. I, ch. VI.

ans plus âgé que Maunoir, Pierre Bernard ne sait pas le breton, mais c'est un saint, et ceci compense cela. Dans les prodiges que la grâce va semer sous leurs pas, il sera facile au P. Maunoir de lui en attribuer tout l'honneur. « Le P. Bernard fait les miracles et le P. Maunoir les conversions », devient un dicton. Jusqu'en novembre 1654, le P. Maunoir l'aura pour compagnon. Si parfois l'épuisement le force à rentrer au collège, Quimper le fera remplacer par un autre saint, le P. Guillaume Thomas, et quand, en 1654, après 14 ans de mission, le P. Bernard mourra, le P. Vincent Martin, futur successeur de Maunoir, prendra sa succession.

Origine des équipes sacerdotales.

Il y faut d'ailleurs des saints, car cette vie de missionnaire est réellement héroïque. Toutes les missions durent de 3 semaines à un mois et, à partir du moment où se constituent les équipes, leur chiffre de sept en 1642, 1643, 1644 s'élève à neuf en 1645, quinze en 1646, dix en 1647, quinze en 1648, onze en 1649 et ainsi de suite durant 42 ans. L'année de sa mort, 1683, verra le P. Maunoir, âgé de 77 ans, donner seize missions dans sept diocèses bretons. Si l'ordre du jour est déjà austère, les foules, qui de partout accourent vers le bourg où se donne la mission, le rendent encore beaucoup plus lourd par le chiffre des confessions qu'il faut entendre. Tous les jours, à 4 heures du matin, les deux pères sont au confessionnal et y demeurent tout le temps qu'ils ne sont ni à l'autel ni en chaire. A 5 heures a lieu la prière du matin dans une église déjà remplie, à 8 heures la prédication après laquelle on rentre au confessionnal. Une partie de l'après-midi se passe à enseigner la doctrine chrétienne; le reste à confesser. A 6 heures du soir, on finit par la prière. Mais, écrit un jour le P. Maunoir, « si grande est la foule des pénitents, que dès 3 heures du matin, nous étions au confessionnal et nous y passions tout le jour jusqu'à 8 heures du soir et souvent 9; nous ne donnions que quatre heures au sommeil. Le P. Bernard, pour se [illegible] aisément, se couchait sur une table... » D'une autre de ses missions, le P. Maunoir, « incapable de la moindre exagération » selon le P. Boschet, son contemporain, écrit que « le P. Bernard, durant les huit jours qu'il passe dans l'île de Sein, fut tellement occupé qu'il n'avait pas trois heures à reposer chaque nuit, ni un quart d'heure pour manger, à midi et au soir, un morceau de pain d'orge et de poisson rôti tout sec, ne buvant que de l'eau ».

C'est que, partout, les âmes profondément remuées désirent se purifier par la confession. On ne connaît point encore à cette époque les « Premières communions solennelles » et c'est aux toutes premières années qu'il faut remonter. Souvent il faut demander du secours au collège de Quimper. « La foule fut effroyable », dit-on d'un endroit; « si grand fut le concours, écrit d'un autre le P. Maunoir, qu'il

n'y avait ni assez de maisons pour loger tant de monde, ni assez de pain pour les nourrir. » Les uns passaient tout le jour à l'église pour pouvoir se confesser le soir, les autres y passaient toute la nuit pour pouvoir se confesser le matin.

Devant ces affluences et les bénédictions que Dieu répand sur son ministère, le P. Maunoir songe à chercher dans le clergé diocésain, où les prêtres abondent, les collaborateurs que la Compagnie de Jésus n'est pas en mesure de lui donner. En 1644 il fait un essai à Dirinon (diocèse de Quimper), où neuf prêtres séculiers veulent bien venir à son aide, ce qui permet aux missionnaires d'entendre là 8.000 confessions générales « la plupart bien nécessaires ». En 1646, à Vannes où le P. Bernard, malade, se trouve contraint au repos, le P. Maunoir se joint aux pères Vincent Huby et Jean Rigoleuc, qui missionnent aidés de douze prêtres diocésains. Cette collaboration n'enrichit pas seulement son expérience, elle élargit encore ses vues d'apostolat. Le P. Rigoleuc, en effet, qui ne connaît pas le bas-breton, et ne peut prêcher en cette langue, s'applique, au cours des missions, à la formation pastorale des jeunes prédicateurs qui l'accompagnent, formation qui laisse forcément beaucoup à désirer, en un temps où les séminaires n'existent pas encore. C'est presque un noviciat sacerdotal qu'ils font sous la direction de cet homme de Dieu. En 1648, envoyé à Quimper, il va, durant deux ans, y missionner avec le P. Maunoir. En décembre 1649, c'est le P. Vincent Huby lui-même, qui arrive à Quimper comme Recteur du Collège.

De la réunion et de la collaboration de ces trois grandes âmes des initiatives vont sortir : *les associations de prêtres missionnaires,* l'établissement de *l'adoration perpétuelle* qui, de Bretagne, va se répandre dans tout le royaume, et les premières *Maisons de retraites* de Vannes et de Quimper. En cette même année 1650, le P. Maunoir, demandé en beaucoup d'endroits en raison du jubilé, tombe malade à son tour et doit interrompre toutes les prédications. Dieu qui le conduit vient alors le confirmer dans les pensées qui le travaillent. Un jour, dans la rue, à Quimper, une sainte veuve, très humble et très simple, le rencontre, l'arrête et lui dit d'un ton d'autorité qui ne pouvait lui venir que d'en haut : « Pourquoi faites-vous seul l'ouvrage de vingt missionnaires ? Que n'associez-vous des ecclésiastiques à votre emploi. Vous auriez du secours, Dieu y trouverait sa gloire et le prochain son salut. » Pour le P. Maunoir, c'est comme la voix de Dieu, répondant à ses préoccupations; il va d'ailleurs en avoir, sous peu, la confirmation. Ce que lui a dit cette femme, des prêtres zélés le pensent aussi.

Au cours du mois de juillet de cette même année, le recteur de Mûr, M. Galerne, qui a résolu de restaurer dans sa paroisse le tombeau de saint Elouan, invite le P. Maunoir à prêcher à la pose de la première pierre. L'assistance, venue des cinq diocèses voisins, est prodigieuse; le discours du P. Maunoir si impressionnant qu'il pro-

voque une ruée vers les confessionnaux. Il faut que le recteur et les six prêtres qu'il a dans sa paroisse viennent au secours du missionnaire. Peu de jours après, M. Galerne, frappé du service que les missions rendent aux âmes, allait demander à l'évêque de Quimper la permission, qui lui fut accordée, de se donner au P. Maunoir, pour le service des missions. Ayant obtenu la même permission, les six autres prêtres viennent, avec M. Galerne, prier le P. Maunoir de les recevoir au nombre de ses compagnons, de disposer d'eux comme il fait du P. Bernard et de les associer à son ministère. Le P. Maunoir les accueille par ces paroles : « Vous donnez un exemple qui va sanctifier tous les prêtres et sauver la Bretagne. »

Autour de ce groupe, en effet, va se former cette « merveilleuse association de prêtres diocésains et de missionnaires de la Compagnie de Jésus (4) » qui survivra au P. Maunoir. Attirés par cet exemple, beaucoup de recteurs et d'ecclésiastiques viendront solliciter du P. Maunoir la même faveur, si bien qu'en deux ans (1650-1652) l'association, au cours de 26 missions dans sept diocèses, aura instruit 80.000 personnes, entendu plus de 20.000 confessions, facilité au moins 3.000 conversions extraordinaires, sans parler de réconciliations et de restitutions.

But de « l'association de prêtres »; fonctionnement des équipes en mission.

Dans l'esprit du P. Maunoir, l'association ne doit pas seulement lui permettre de répondre aux appels qui lui sont adressés de tous les diocèses de Bretagne; elle doit aussi concourir à la formation apostolique de ses propres membres. Formés par lui, au cours des missions, comme il l'a appris du P. Rigoleuc, ces volontaires, de retour dans leurs paroisses, contribueront à instruire les autres prêtres entraînés par leur exemple et leur zèle. Il y aura là une pépinière de bons curés de paroisses, de vicaires fervents, aptes à conserver et à développer le fruit que les missions auront produit. Chaque année, en effet, le nombre s'accroît des volontaires qu'entraînent la vue et le rayonnement de leurs confrères, associés aux travaux des missionnaires. On compte parmi eux des recteurs de grandes paroisses, des bacheliers et des docteurs en Sorbonne, des abbés de monastères, des religieux de différents Ordres, des officiaux, des grands vicaires. Les évêques même ne dédaignent pas de participer à la Mission comme prédicateurs et confesseurs et forcent le P. Maunoir à leur assigner à eux aussi leur tâche personnelle.

Au spectacle du bien réalisé parmi ces foules qui se pressent aux missions, où les prêtres, nombreux pourtant, ne suffisent pas aux confessions, des gentilshommes, qui ont commencé par subvenir géné-

(4) Séjourné, *op. cit.*, t. I, ch. XIX.

reusement à l'entretien des missionnaires, se donnent eux-mêmes à Dieu lorsqu'il a rappelé à lui leurs épouses. Et l'on voit catéchiser, diriger le chant des cantiques, prêcher, confesser, de nobles personnages, jadis seigneurs, aujourd'hui humbles prêtres comme M. de Trémaria et M. de Kérisac, son gendre, le marquis de Pontcallec, un abbé de Plivern, un le Gall de Kerdu, un de l'Estour et beaucoup d'autres. A Guingamp, en 1673, M. de Trémaria entretiendra, à ses frais, trente missionnaires durant cinq semaines, tout en payant largement de sa personne, donnant la retraite et enseignant à faire l'oraison, tâche pour laquelle il avait un don spécial, retraite qui changea la ville mais qui coûta la vie à M. de Trémaria. Aussi comprend-on comment le P. Rigoleuc, dont les méthodes avaient inspiré le P. Maunoir, recevant l'ordre de quitter Vannes pour Orléans, pouvait écrire : « qu'il pouvait faire plus de bien en un mois dans les Missions de Bretagne qu'en plusieurs années dans celles de France », qui n'étaient point conçues de la même façon.

Comme le nombre de ces volontaires est considérable et qu'ils sont répartis dans toute la Bretagne, ils sont de service successivement à leur tour. Lorsque la paroisse où se donnera la mission et le jour où elle commencera ont été déterminés, le P. Maunoir, qui s'est occupé de trouver un logis, où, autant que faire se peut, les missionnaires vivront en communauté, adresse une convocation à chacun de ceux qui formeront l'équipe. Des quatre coins de la Bretagne on les voit alors arriver, à leurs frais, souvent à pied, au nombre de trente, quarante, quelquefois même cinquante, comme, par exemple, à Pleyben, dans le diocèse de Quimper en 1676. Leur dévouement, comme celui du P. Maunoir, est entièrement gratuit : apôtres de l'évangile ils se contentent « du vivre et du couvert ». Quel que soit son rang, chacun reçoit du P. Maunoir l'indication des tâches qu'il aura à remplir, fût-ce celle de sonner, dès 4 heures du matin, la cloche de l'église pour annoncer son ouverture ; l'autel et l'heure où il célébrera la sainte messe ; ses heures de confession et de prédication.

Le cadre de la journée est austère, car il s'agit aussi pour les missionnaires d'acheter les âmes au prix du sacrifice et de la prière. En quelque saison que ce soit, tous les missionnaires se lèvent à 4 heures, réveillés par le P. Maunoir en personne. Il est convenu que, si quelqu'un se laisse vaincre par le sommeil, il sera condamné à lire ou à servir durant les repas. Au premier son de la cloche, deux ecclésiastiques se rendent à l'église pour faire la prière du matin, les autres récitent ensemble l'office. Celui-ci terminé, tous les missionnaires que la foule des pénitents n'appelle pas déjà au confessionnal font ensemble la méditation. Après quoi, l'équipe se dirige vers l'église, récitant à deux chœurs le Veni Creator et d'autres prières, selon la longueur du chemin. Les messes se célèbrent selon l'ordre prescrit la veille, les ecclésiastiques libres siégeant au confessionnal. Le Père Maunoir

dit sa messe le premier; tandis qu'il célèbre, un ecclésiastique ouvre les exercices de la journée par une explication du saint sacrifice, montrant comment les fidèles doivent l'offrir avec le prêtre. Quand aux exercices de la mission s'ajouteront ceux de la retraite, la journée sera tellement chargée que bien des missionnaires en reviendront à bout de forces.

A midi, au second coup de clochette, tous les missionnaires sortent du confessionnal; ils se recueillent un moment aux pieds du Saint-Sacrement et retournent deux à deux au logis, priant à deux chœurs et à haute voix. Toujours en silence, ils prennent le repas, toujours assaisonné de lectures instructives. Les grâces dites, tandis que le P. Maunoir se rend à l'église où la foule attend son « catéchisme », exercice si important qu'il se le réservera toujours, les ecclésiastiques missionnaires prennent la récréation, sous la direction du P. Martin, compagnon du P. Maunoir. C'est une sorte de conférence, un échange de vues familier sur le sacrement de pénitence, les cas de conscience, l'administration des sacrements. L'entretien dure au moins une heure; après quoi l'équipe regagne l'église dans le même ordre que le matin. Chacun y reprend les occupations qui lui ont été assignées : chant des cantiques ou confessions jusqu'au dernier sermon qui a lieu à 4 heures l'hiver et à 5 heures l'été. Il est suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement et de la prière du soir, qui consiste en cantiques spirituels que le P. Maunoir a soigneusement composés.

Rentrée au logis, comme elle en était venue, toujours en prières, l'équipe y récite à deux chœurs Matines et Laudes et écoute en silence la lecture durant le repas. Sous la présidence du P. Maunoir qui a l'humeur gaie, et qui sait rendre agréables et utiles toutes ses instructions, la récréation du soir est, en réalité, une seconde « conférence ». Son but est, en effet, de faire participer personnellement le plus possible ses collaborateurs à la mission ou à la retraite, de les instruire et de les amener à exercer dignement leur sacerdoce. A huit heures et demie, après la prière en commun, chacun se retire en grand silence dans sa chambre.

Si les allées et venues du logis à l'église, si la modestie et la gravité d'ecclésiastiques d'âges et de conditions si diverses ont été pour la foule une vraie prédication, les conférences ordinaires de la journée et les deux autres qui chaque semaine sont destinées surtout aux prêtres des paroisses voisines, mais que tous vont entendre, constituent, pour toute l'équipe, durant les trois semaines que dure la mission, un véritable renouvellement sacerdotal. Si, dans les récoltes ordinaires, on multiplie les moissonneurs à proportion de la moisson, ici la moisson croît à proportion des moissonneurs, mais sans doute aussi de la vie de prière et de pénitence qu'ils y mènent.

Par là seulement s'explique que, en 1668, à Landivisiau dans le « Léon », on compte, par le nombre des hosties qui furent consommées,

au moins trente mille communions faites en un seul jour pour les âmes du Purgatoire. Il y fallut sept prêtres à la fois, qui, de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi, furent occupés sans interruption à ce saint exercice. Si vive est l'ardeur des gens pour se confesser que certains prêtres attendent deux jours et deux nuits au confessionnal sans prendre de nourriture. Que plusieurs de ces missionnaires volontaires soient rentrés dans leurs paroisses exténués de fatigue, rien de surprenant; mais le nombre toujours croissant des associés — il finira par dépasser le millier pour les sept diocèses bretons — prouve pourtant à l'évidence le prix que le clergé attache pour lui-même à cette participation. On vient, au reste, de loin solliciter cet honneur. Tel ce docteur de Sorbonne, venu à pied de Paris pour observer ce qu'on dit de ces missions : missionnaire dans plusieurs provinces du royaume, il veut se joindre à la compagnie du P. Maunoir, étudier la langue bretonne et reste fidèle jusqu'au bout.

La maison de retraites et les missions.

Le Père Maunoir avait le souci de faire bénéficier de la mission, avant tous les autres, le plus grand nombre possible de prêtres, par une collaboration personnelle et active.

Il ne pouvait entendre parler des transformations qu'opérait dans les âmes la Maison de retraites, récemment fondée à Vannes par le Grand Vicaire, M. de Kerlivio, sans désirer procurer au clergé de la Cornouaille les mêmes bienfaits. Les évêchés de Quimper, Saint-Brieuc, Tréguier et Léon étaient trop éloignés de Vannes : il fallait créer à Quimper un second centre. La retraite, loin de nuire aux missions, leur apporterait de sérieux renforts : là s'achèveraient des conversions que les missions n'avaient fait qu'ébaucher; là, en contact plus intime avec le Christ, se décideraient des vocations apostoliques. On engagerait, au cours de la mission, des personnes de toutes sortes d'état à faire la retraite; elles en reviendraient résolues à se rendre personnellement plus utiles aux missions. Par ailleurs, les missions s'adressaient à la fois à toutes sortes d'états et de conditions, on n'y pouvait parler qu'en général; la retraite, au contraire, permettrait de grouper séparément les états et d'accommoder les discours et méditations aux besoins et capacités de chacun.

Comme à ses débuts de missionnaire, le Collège objecte bien au P. Maunoir le manque de ressources : il faut une fondation. En 1665, Quimper reçoit dans la personne du P. Jégou un recteur qui compte beaucoup sur la Providence et la piété du pays. Il entre dans les vues du P. Maunoir, et en mai 1660, Quimper a sa Maison de Retraites. Mais, tandis qu'à Vannes « mère de toutes les maisons de retraites du Royaume », on admet indistinctement à la même retraite, ecclésiastiques, gentilshommes, bourgeois, artisans, voire paysans et laquais, le

P. Jegou, suivant les vues du P. Maunoir, sépare les conditions. Il y a quatre ou cinq fois par an, durant huit jours chaque fois, des retraites distinctes, chacune de 60 à 80 personnes pour les ecclésiastiques, gentilshommes et bourgeois, de 150 pour les paysans et laquais.

Les retraites au cours de la mission.

Les premiers résultats répondant à ce qu'il en attend, le P. Maunoir décide, dès 1671, à Lannion, où l'on a donné rendez-vous à 30 ou 40 missionnaires, de joindre aux exercices de la Mission une sorte de retraite destinée à ceux qui ne peuvent se retirer ni à Vannes, ni à Quimper. Tandis qu'on fait, dans l'église principale de Lannion, tous les exercices ordinaires de la mission, on donne durant trois semaines consécutives, dans l'église des Augustins, la retraite à trois groupes différents, chacun de 300 personnes. La Passion de Notre-Seigneur a été partagée en sept parties, et le P. Maunoir fait lui-même, durant sept jours, la méditation à haute voix sur un des mystères de Jésus souffrant, apprenant par là à chacun à faire l'oraison mentale sur les mystères de l'Evangile. Ayant si bien réussi à Lannion, il recommence à Crozon, où il compose sur les sept principaux mystères de la Passion « ces merveilleux cantiques qui parurent si édifiants à un docteur de Sorbonne qu'il les traduisit en français pour les faire passer dans toute la France ».

Désormais la méthode du P. Maunoir est au point. Comme elle est son chef-d'œuvre, écrit le P. Boschet, il s'attache surtout désormais à lui donner toute la perfection qu'il avait imaginée sur l'essai fait à Lannion. Il divise en quatre parties le mois qu'on emploie d'ordinaire à chaque mission. Les trois premières semaines sont destinées à trois retraites, chacune de huit jours, la quatrième est employée soit à affermir le bien qu'on a fait dans les retraites, soit à disposer le peuple à la communion générale qu'on doit faire pour les morts, soit à préparer la grande procession générale conçue elle-même et organisée comme une émouvante prédication.

L'œuvre accomplie.

Gagnant ainsi toujours de nouveaux prêtres à Dieu, formant sans cesse à ses méthodes de nouveaux missionnaires, se les attachant par ses dons naturels autant que par ses vertus et sa sainteté, le P. Maunoir peut maintenant retourner à Dieu. Le 28 janvier 1683, à l'âge de 77 ans, dont 42 donnés aux missions de Bretagne, il meurt à Plévin, alors paroisse du diocèse de Quimper. L'œuvre accomplie est immense, moins peut-être par les quatre cents missions données en Bretagne de 1640 à 1683 (5) et dont il fut au moins l'inspirateur,

(5) André Mater, *Les Jésuites*, Paris, 1931, p. 24.

que par l'association des missionnaires qu'il laisse après lui, et l'élan apostolique imprimé à un clergé vraiment régénéré. Ce qu'il a dit, en 1650, à M. Galerne, recteur de Mûr, et aux six prêtres qu'il lui amenait est maintenant réalisé et va lui survivre : « Vous donnez un exemple qui va sanctifier tous les prêtres et sauver toute la Bretagne ; nous n'avons qu'un même Maître et nous n'aurons plus qu'un même esprit et qu'un même cœur. »

Le P. Vincent Martin, le P. Guillaume le Roux, ensuite le P. Thomas Corret, mort également en odeur de sainteté après la suppression de la Compagnie (6) demeurent eux aussi les animateurs d'une association de missionnaires volontaires, recrutés à la fois dans tous les milieux séculiers ou religieux, jusqu'au jour où, en 1743, le Parlement de Rennes, toujours plus ou moins hostile, interdit, par arrêt et sous peines graves, les missions et les retraites qui avaient fait le salut de la Bretagne.

Mais le P. Maunoir a également donné à tous les temps et à toutes les régions un exemple de ce que peut arriver à produire de grand, dans les milieux les plus ignorants et les plus corrompus, une coopération sacerdotale largement fraternelle entre réguliers, prêtres diocésains, chanoines, curés, professeurs et religieux de tous Ordres. Pour exécuter cette vaste entreprise, note le P. Boschet, il ne se trouvait point d'autres fonds que la Providence. Avec rien, il commença à faire des missions et il trouva de quoi en faire durant plus de 40 années au moins huit ou dix par an, d'abord avec son compagnon seulement, enfin avec « vingt, trente, et quelquefois cinquante missionnaires ; Dieu lui faisant fournir toutes choses en abondance et montrant par là qu'Il favorise toujours les bons desseins de ceux qui ne servent que Lui et qui n'espèrent qu'en Lui. »

Paris. Jean ROUANET, S. I.

---

(6) Séjourné, *op. cit.*, t. II, pp. 350-351.